

À la recherche des ancêtres

Adrien Thério

Numéro 17, printemps 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40620ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1980). Compte rendu de [À la recherche des ancêtres]. *Lettres québécoises*, (17), 60–62.

Littérature acadienne

En Octobre, Antonine Maillet nous avait promis une entrevue pour le numéro 17 de Lettres québécoises. En novembre, elle gagnait le Goncourt avec Pélagie-la-Charrette dont nous entretenait André Vanasse dans notre numéro de novembre. Le Goncourt aidant, Madame Maillet n'a pu trouver le temps de répondre à nos questions. Nous comptons bien nous reprendre dans un avenir prochain. En attendant, pour lui rendre hommage et rendre hommage aussi aux Acadiens de « l'Acadie perdue » qui est en train de renaître, nous avons eu l'idée de parler d'écrivains acadiens qui ont publié des livres en 1979. Voici donc des conteurs, des poètes et des essayistes que nous vous invitons à lire.

À la recherche des ancêtres

Émery Leblanc : *Les Entretiens du village*

Louis Haché : *Adieu, p'tit Chipagan*

On savait qu'il y avait eu le Grand Dérangement en 1755 ; on savait qu'une grande partie des Acadiens s'étaient retrouvés en terre étrangère, que d'autres avaient fui dans les bois pour éviter les soldats anglais, espérant revenir bientôt cultiver leurs terres. Ce qu'on ne savait pas, c'est tout le recollage qui s'est produit depuis le Dérangement. Et c'est justement ces siècles de recollage que les écrivains acadiens sont en train de questionner, en cherchant partout les ancêtres éparpillés sur le continent.

C'est bien la quête des ancêtres que l'on retrouve dans *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine Maillet, ces ancêtres revenus de la Caroline et de la Géorgie pour fouler, après des années, le sol de la patrie perdue. Antonine Maillet n'est pas la seule, même si elle est la plus connue des écrivains acadiens actuels, à remonter l'arbre généalogique, à entendre des voix. Des poètes travaillent dans le même sens. Des conteurs et romanciers aussi.

Émery Leblanc

Émery Leblanc est-il conteur ? On peut se le demander. Il nous donne des dates, il nous donne des noms et nous décrit le pays de l'ancêtre. Tout cela pourrait être fictif mais M. Leblanc tient absolument à nous assurer que ces noms ne le sont pas, que les personnages à qui il redonne vie, ont bel et bien existé. C'est là son droit et je ne le chicanerai pas sur sa façon de raconter, mais n'aurait-il pas mieux valu qu'il se lance



dans la fiction ? Ses récits n'auraient certes rien perdu de leur véracité, n'auraient rien perdu de leur exotisme et ils auraient probablement réussi à nous attacher bien plus à des personnages qui ont certainement été plus grands dans leur liberté que dans celle que l'auteur leur donne. Il eût été aussi plus facile de vivre avec eux cette vie de bourlanguage qui a été la leur. Il eût suffi d'oublier certains détails qui nous situent dans un cadre trop précis, au commencement ou à la fin de l'entretien. Le premier récit est un bel exemple de ce que j'essaie de dire. En retranchant les deux derniers paragraphes, on reste dans la fiction et sur une belle fin de récit. Pourquoi fallait-il dire au lecteur que la veuve Nathalie est revenue s'installer à Memramcook, que ses enfants plus tard prirent la direction qui, de Ricnibouctou, qui, de la paroisse Ste-Marie, etc ?

Je sais que M. Leblanc est très conscient de ce qu'il a fait. Il est peut-être moins conscient de ce qu'il aurait pu faire. Il sait raconter, il sait se

EMERY LEBLANC



Éditions
d'Acadie

laisser prendre à un sujet, et souvent il accepte de laisser son imagination vagabonder comme elle l'entend. Nous en avons une preuve éclatante dans cette histoire qui s'intitule *Réveries de Noël*.

« Joseph LeBlanc ferme les yeux, et dans le temps de le dire le sommeil l'emporte au loin.

Il croit voyager à travers les nuages et soudain voit bien au-dessous de lui, quelques petites cabanes dans la neige, d'où s'échappe une volute de fumée. Il est comme un esprit et s'introduit dans une des cabanes sans que personne ne s'en rende compte. Il s'installe dans un coin et observe. »

Et voilà comment on fait connaissance avec les ancêtres en 1651. Après avoir écouté discrètement ces premiers de la lignée, Joseph fait un nouveau bon dans l'histoire pour se retrouver en 1750 à l'entrée d'un village où il entend quelqu'un dire : « Il y a cent ans que nous sommes ici. Quand mon grand-père Daniel est arrivé, il n'y avait pas cinquante familles. » Un nouveau bond dans les airs et nous voici à Boston, avec les descendants des dispersés qui ne veulent pas rester à Boston. « Je m'en vais vers le nord et je trouverai les Français du Québec ». Enfin, Joseph, après une dernière course dans les nuages se retrouve à Memramcook au milieu d'étrangers dans une grande église, pendant la messe de Minuit. Et c'est là qu'il voit le fils de tous les ancêtres en la personne de l'évêque qui bénit, et un autre en la personne du conteur qui, en ouvrant les

yeux, se rend compte que les Noëls des anciens n'ont certainement pas toujours été drôles.

Avec un léger coup de pouce, l'histoire de Joseph Babin basculerait complètement dans la fiction. Et les récits de *Joseph LeBlanc dit le maigre* et de *François Bourneuf* auraient pu, si l'auteur était parti dans les nuages plus souvent, nous en dire plus long sur la vraie vie des ancêtres.

Malgré tout, ces *Entretiens du village* se lisent bien. Les mieux réussis sont cependant ceux où l'auteur s'est laissé emporter par le vent, la tempête qui l'ont parfois poussé dans les nuages. Ce qui revient à dire que la fiction est beaucoup plus vraie que la vérité des histoires vraies.

Louis Haché

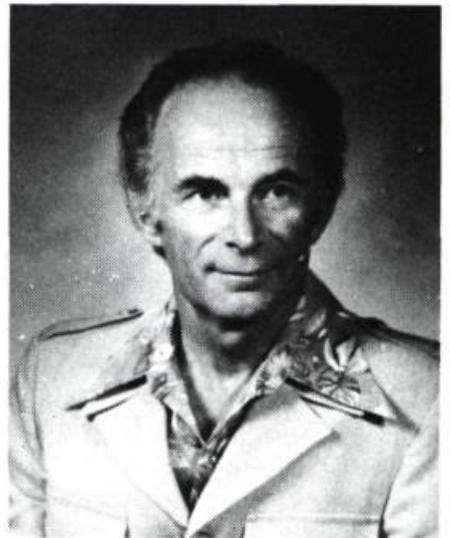
Avec *Adieu p'tit Chipagan* de Louis Haché, nous entrons tout de suite dans la fiction. Les cartes géographiques qui précèdent le récit sont là évidemment pour situer le pays où se passe l'histoire mais aussi, je crois, pour nous présenter le personnage principal, la mer. On dirait bien que dans cette recherche des ancêtres — l'histoire se passe en 1785 — les personnages ne peuvent se déplacer sans la connivence de la mer. Nous avons encore affaire à des dispersés et dispersés deux fois car les Landry qui s'étaient installés à Caraquet après le Déplacement avaient dû fuir une deuxième fois devant les soldats anglais envoyés par le Conseil de la Nouvelle-Écosse. Ils se réfugient cette fois dans l'île de Miscou. Cela fait assez bien l'affaire du père qui, avec ses deux fils, construit des pinasses. En effet, c'est un endroit privilégié pour les chasseurs de morses. La famille pourra donc vivre sans être importunée par les soldats anglais qui se sentiraient bien perdus au bout de cette terre de Caïn. Mais c'est la solitude en dehors des chasseurs de morses et de morues. Les seuls voisins, c'est la famille de John Campbell, un Écossais presque complètement francisé pour ne pas dire acadianisé qui fait l'élevage du bétail, à Petit Chipagan, dans l'Île de Lamec. Pour se voir, se rencontrer, se parler, il faut donc re-

prendre la mer. Mais qu'est-ce, après tout, quatre ou cinq heures sur la mer étale pour reprendre contact avec le genre humain ? Car s'il y a deux fils et une fille chez les Landry, il y a une fille qui soupire souvent chez les Campbell. Elle s'appelle Jane et elle aussi parle acadien.

Point n'est besoin d'en dire plus pour se rendre compte que Jane va devenir amoureuse de François et qu'Agathe, la soeur de François rêvera à la ville, à toutes ses lumières car ce n'est pas à l'île de Miscou qu'elle peut espérer trouver quelqu'un pour combler sa solitude. En fait, *Adieu p'tit Chipagan* est une sorte de *Maria Chapdelaine* acadien et les amateurs de littérature comparée vont pouvoir s'en donner ici à cœur-joie. Je vais essayer de faire quelques rapprochements pour montrer ce que ces deux oeuvres ont en commun. On sait très bien que les personnages de la famille Chapdelaine rêvent tous d'un ailleurs. Les personnages du roman de Louis Haché qui ont fui les soldats anglais, rêvent de revenir à Caraquette et de retrouver leur pays.

« Mais avant longtemps, on s'en retournera à Caraquette, quand les pirates s'ront partis d'la Baie pour vrai. »

Jane s'ennuie et trouve les jours longs entre les visites de son promis. Et comment va-t-elle pouvoir convaincre son père que François est l'élu de son cœur ? John Campbell est un ami des Landry, soit, mais de là à donner sa fille à un membre de cette race déchue, il y a loin. Mais les deux jeunes gens s'aiment tellement qu'ils sont sûrs qu'ils vont



faire leur vie ensemble. Jane est peut-être un peu plus loquace que Maria mais comme elle, c'est tout son corps qui parle d'amour :

« Jane retenait son souffle. De ses yeux brûlants, elle cherchait à lire sur le visage chéri de son amoureux des serments plus durables que mille mots prononcés. Ce n'était pas la mer ni les vents d'est qu'elle redoutait pour lui ; c'était plutôt la vie à terre où soufflaient sans répit des zéphirs enjôleurs. »

Lors d'une autre rencontre, elle se fait du souci. « Au cours de l'hiver, j tâcherai d'faire changer papa d'idée. » François la rassure, rien ne pourra les empêcher de s'aimer. Et comme l'autre François, il lui dit qu'il

« reviendrait au printemps, aussi sûrement que le retour immanquable des Indiens chaque année à Miskou. »

Jane, en effet, sait qu'il ne s'agit plus d'un voyage de quelques heures, car les Landry seront maintenant déménagés à Caraquette. Comment peupler ses jours, sinon que de revivre en mémoire ces instants de bonheur qui réussissent quelquefois à transformer la vie :

« Elle lui avait offert de belles fraises mûres. Il avait croqué les fraises ; et des yeux, les lèvres de la jeune fille qu'elle avait aussi vermeilles que les fruits rouges . . . »

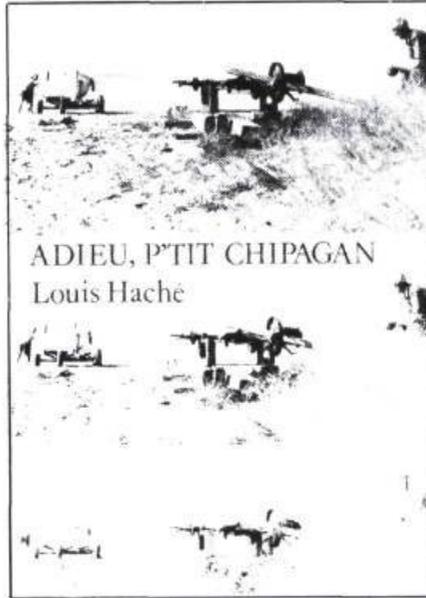
« Deux étés étaient passés depuis leur premier amour. Deux merveilleux étés séparés par de cruels hivers. »

Comme dans *Maria* comme dans *Menaud*, c'est pendant l'été que l'amour naît et se développe. L'hiver est une saison d'attente, une saison cruelle. François Paradis sera happé par la forêt en plein hiver et Maria ne s'en consolera pas. La forêt de Louis Hémon est attirante mais elle tue. La mer de Louis Haché est attirante elle aussi, mais elle n'est pas moins cruelle que la forêt.

« La mer avec ses dentelles de glace au loin affectait de petites coquetteries de femme. Les pêcheurs la reluquaient, se prenaient à écouter ses gazouillis, oubliant ses sautes d'humeur de l'automne précédent. Ils

chantaient en caressant leur chaloupe. (. . .) Et le plus enraciné des terriens, rien qu'à les voir à l'oeuvre, se serait cru appelé aux travaux aventureux du large. »

Elle finira bien elle aussi par séparer les amoureux tout comme la forêt dans *Maria Chapdelaine*. Un soir, François revient dans sa barque neuve. Il est tout heureux de reconnaître l'Île de Miscou et continue jusqu'à la demeure des Campbell. Le père ne voudra rien entendre : « Efface-toi ou ben j'te tire ! »



François finira par apprendre que Jane, lasse d'attendre, avait rejoint son beau-frère et sa soeur pour leur demander de traverser avec elle à Caraquette. Et dira la mère en larmes : « . . . a m'avait dit qu'a voulait absolument saouère si son amoureux l'aimait encore. A retraits pas par icitte, qu'al avait dit, si i r'venait pas. Eune bonne nuit, al a fait ses bagages pis al a sorti avant l'jour trouver Duncan pis Souke à la Côte. »

Il est facile d'imaginer le reste. La forêt, dans un sens restreint, n'avait pris que François. La mer, plus vorace, en prendra trois à la fois. François Landry n'aura plus que ses souvenirs de deux beaux étés pour alimenter son rêve. Et May, la mère de Jane, devant ces rêves qui « se cassent en miettes comme des vagues sur les galets » dira : « Faut ramasser les miettes, en bâtir de plusse beaux encore . . . »

Et c'est un peu l'impression que nous avons en lisant plusieurs écrivains acadiens, qu'ils sont des ramasseurs de miettes et qu'avec des miettes, ils sont

en train de donner un nouveau visage à leur pays. Sans trop bien comprendre pourquoi, on se dit que ce recollage des morceaux de la dispersion en vaut la peine. Est-ce la voix des ancêtres qui nous parvient à travers celle de May qui essaie de consoler François pour oublier sa peine : « C'est çartain qu'i viendra des temps meilleurs . . . si tant meilleurs que parsonne voudra pu s'en aller des îles. »

Le livre de Louis Haché est beau. Il est écrit dans une langue simple et efficace. Il ne retient de la vie de ces deux familles, perdues chacune sur leur bout d'île, que l'essentiel des gestes et des sentiments. Mais il réussit quand même souvent à mettre leur âme à nu et à nous émouvoir.

Que penser de la langue acadienne dans laquelle l'auteur fait parler ses personnages ? Il est bien possible que ce ne soit pas tout à fait celle que les Acadiens parlaient en 1785. Cela a peu d'importance. L'important, c'était que l'auteur nous oblige à ajouter foi à ses dires. La langue de *Pélagie-la-Charette* est parfois plus difficile à comprendre mais les parlures dans ce cas comme dans le cas d'*Adieu p'tit Chipagan* ne sont là que pour replacer les personnages dans le temps et leur donner plus de véricité.

Et les comparaisons avec *Maria Chapdelaine* ? Eh ! bien, elles me sont venues spontanément à l'esprit non pas parce que le livre de Louis Haché ne peut vivre de sa propre vie mais tout simplement parce que dans les deux cas, tout éloignés qu'ils soient dans le temps et l'espace, les deux histoires ne cessent de se recouper à travers des éléments complètement différents mais tout aussi cruels. Louis Haché, en se souciant peu de Louis Hémon, probablement, a réussi à faire vivre intensément sous nos yeux trois ou quatre personnages qui méritent d'être mieux connus.

Adrien Thério